

accusations de dégradation et de déchéance portées contre eux, dans ce débat, par les avocats de l'impérialisme, c'est s'ils se soumettaient sans résistance et sans lutte à la domination des États-Unis ! ... »

Il est heureux pour l'honneur de la nation américaine que ces belles et éloquentes paroles aient été prononcées, mais il est fâcheux pour l'honneur du gouvernement américain qu'elles n'aient pas été entendues !...

CHAPITRE XIV

UNE VISITE AU NIAGARA

Si vous y allez, vous verrez très peu de cataractes et beaucoup de réclames de chaussures. — Ne vous laissez pas attendre par le vieillard qui a vu périr le capitaine Webb.

Toutes réflexions faites, ce qui m'a le plus émerveillé dans les cataractes du Niagara, c'est le train que j'ai pris pour y aller...

M. Harriman, roi des chemins de fer, m'avait dit :

— Il n'y a pas au monde de railways qui, comme rapidité et comme confort, valent les nôtres.

Et j'avais cru entendre le cri d'orgueil que pousse tout souverain sur le sol duquel on met le pied.

Cependant, quand je fus installé dans le Pullman de l' « Empire State Express », quand je me sentis emporté à toute vitesse sans un heurt, sans une secousse, sans un bruit, dans un incomparable salon, avec de grands fauteuils que vous tournez à volonté en tous sens, avec de grandes doubles glaces qui forment un rempart infranchissable contre les charbons et la poussière, avec de petites tables qu'on dresse devant vous à toute heure du jour pour déjeuner, luncher, goûter, dîner, avec une extraordinaire hauteur de plafond qui permet une aération parfaite, avec un service discret et attentif de nègres, avec un balconnet à l'arrière, un balconnet où, quelle que soit la rapidité du train, vous pouvez vous tenir, fumer, humer l'air et voir fuir les rails épouvantés sous vos pieds — quand je contemplai tout cela, je fus bien obligé de dire que M. Harriman n'avait point exagéré...

L' « Empire State Express » marche à une vitesse moyenne de 85 kilomètres à l'heure, *y compris les ralentissements et les arrêts.*

Les ralentissements ne sont pas les moins curieux. Quand on traverse Syracuse, par exemple, sur une longueur de près de quatre kilomètres, on passe dans les rues mêmes de la ville, au beau milieu de la chaussée, comme si on était un simple tramway, sans que la moindre palissade ou la plus petite barrière vous protège. Alors, le train géant qui, cinq minutes auparavant, soufflait comme une bête monstrueuse, crachant la vapeur par ses naseaux de fer, a des gentillesses imprévues d'enfant, des douceurs de mouton bêlant. Il prend l'allure d'un cheval de fiacre parisien, agite gravement une cloche de bronze qui tinte comme un *angelus*, remue de petits drapeaux sous le nez des passants, laisse les gamins et les bonnes s'accrocher après ses marchepieds pour aller jusqu'à la rue voisine, et permet aux colporteurs de venir caresser ses flancs avec l'étal de leurs marchandises.

Même, le jour où je passai ainsi dans Syracuse, il s'arrêta tout net, car deux gosses jouaient aux billes sur la voie, et, en bon

train qu'il était, il n'aurait jamais voulu faire de mal aux billes.

* * *

Des amis m'avaient dit :

— Quand vous serez au Niagara, allez avant toute chose à la *Hennepin's View*; c'est de là que vous verrez le mieux les chutes...

J'allai à la *Hennepin's View*. Il faisait un vent infernal et ce vent projetait à des hauteurs incommensurables, au-dessus du gouffre, des tourbillons de poussière d'eau. Le fracas qui montait de l'abîme était assourdissant. Et le cicerone qui m'avait raccolé au passage me récitait sa litanie :

— Vous avez sous les yeux, monsieur, la plus grande merveille du monde. Le fleuve tombe ici d'une hauteur de 44 mètres avec une vitesse de 425,000 mètres cubes à la minute. Vous pouvez voir...

Mais, moi, je ne voyais qu'une chose : ce n'était ni le fleuve ni les 425,000 mètres

cubes d'eau, ni le cicerone. C'étaient d'immenses affiches posées en face de moi, sur le versant canadien du Niagara, et ces affiches juraient que le meilleur cacao de la terre était le cacao Thomas, et qu'il n'y avait point de plus belles bottines que les bottines Gaspard. Gaspard et Thomas faisaient danser leurs noms en lettres énormes sous mes yeux; ils recouvraient de leurs chaussures et de leur cacao toute la rive canadienne. J'essayais en vain de discerner les contours des collines, les profils des maisons, les silhouettes des arbres sauvages : Gaspard cachait tout, Thomas ne permettait pas qu'on vît rien...

Furieux, je lâchai la *Hennepin's View*, pris mes jambes à mon cou, traversai le fleuve sur son gigantesque pont d'acier, allai m'installer sur la rive canadienne, le dos tourné à toutes les bottines de Gaspard ainsi qu'à tous les cacaos de Thomas et je regardai la « plus grande merveille du monde », face, cette fois, à la rive américaine.

Hélas ! Un autre spectacle m'attendait là : il y a quelques années, des industriels malins ont songé à utiliser les cataractes comme force motrice et ils ont creusé un canal qui, détournant une partie du fleuve, vient passer sous la ville même de Niagara. Ce canal, après avoir alimenté toutes les machines hydrauliques possibles et recueilli en route toutes les saletés imaginables, se jette dans le gouffre à une centaine de mètres des cataractes.

Et c'est cela que j'avais sous les yeux. D'immenses tuyaux noirâtres qui vomissaient les déjections de vingt-sept usines et de dix-huit mille habitants; une affreuse installation de turbines dressant d'immondes carcasses de cheminée dans les airs et suintant de la matière verdâtre à travers ses parois graisseuses ; la glace violée dans sa blancheur présentant des aspérités d'un jaune luisant et sale — voilà comment m'apparut la rive américaine du Niagara.

Alors, je ne pus m'empêcher de proférer

une imprécation qui domina pour un instant le vacarme du torrent.

— Ceux qui ont mis les affiches de cacao et ceux qui ont posé les tuyaux d'égout sont des cochons !...

* * *

Un kilomètre plus bas que les cataractes, le Niagara s'engouffre dans un chenal si étroit que ses eaux, entrechoquées les unes contre les autres, prennent l'aspect de flots déchaînés et furieux. C'est ce qu'on appelle les « rapides » et c'est d'une beauté impressionnante.

J'arrivai là, le soir, au coucher du soleil, et regardai longtemps la scène, du haut d'un petit promontoire isolé. Un vieillard, qui se trouvait assis à terre, la regardait, lui aussi, insensible au vent qui secouait les flocons de sa barbe blanche. Je liai conversation avec lui, et il me dit :

— Chaque soir, à la tombée de la nuit, je viens ici et j'y viens depuis vingt-cinq

ans, car c'est un soir que là, à mes pieds, j'ai vu mourir le capitaine Webb... Il avait juré de descendre les rapides à la nage et, pendant six jours, à cette place où nous sommes, il vint regarder le tourbillon infernal...

Le vieillard avait, dans la voix, un accent tragique indéfinissable, et, au souvenir du passé, une lueur brillait dans ses yeux gris.

Il continua :

— Le septième jour, Webb se mit à l'eau... J'étais là. Je suis le dernier dont il serra la main. Il nagea doucement jusqu'à ce qu'il eut gagné le milieu du fleuve, et, pendant deux minutes, descendit le cours tumultueux. Puis, brusquement, le tourbillon le prit. Il se débattit dans un effort terrible, et, avant qu'il disparut dans le gouffre, je vis une dernière fois ses yeux dilatés et fixes comme ceux d'un cadavre !... Ah ! monsieur, quand je pense à cela, je me sens pris de frisson...

Le tremblement qui remuait la voix du vieillard avait, en effet, peu à peu gagné son

corps : il avait comme un frémissement nerveux qui secouait son être des pieds à la tête et des gémissements plaintifs grondaient dans sa poitrine.

Je m'éloignai impressionné et appelai en hâte mon cocher :

— Vous feriez peut-être bien, lui dis-je, d'aller porter secours à ce brave homme : il va avoir une attaque...

Le cocher eut un rire énorme :

— Lui?... Mais il fait ça quinze fois dans l'après-midi. C'est le guide de l'endroit !... *Il joint le geste au récit et ça lui rapporte cent sous par jour !...*

CHAPITRE XV

LE CHANCRE

Petite étude d'un grand microbe. — Comment New-York élit sa municipalité. — La société anonyme de Tammany. — Son objet, ses revenus, son capital, ses procédés.

J'entends bien. Vous me dites :

— Mais alors, cette Amérique est parfaite. Elle est active, elle est jeune, elle est riche, elle a le génie du commerce, elle a le monopole du progrès. Elle échappe donc à la loi universelle qui veut qu'il n'y ait point d'être humain sans tare, point de nation terrestre sans vice. Elle est le modèle des républiques et l'exemple des peuples...

Hélas ! non, l'Amérique n'est point parfaite. Hélas ! non, elle n'échappe pas à la

56
218

loi qui frappe toujours de quelque infirmité les corps les plus vigoureux et les plus sains. Elle a, elle aussi, son chancre qui la dépare et qui la ronge. Elle a Tammany...

* * *

Une des premières journées de novembre 1907 était jour d'élections municipales à New York. Un soleil radieux brillait dans le ciel et il ventait une brise légère. La tiédeur de l'air invitait les habitants de la ville monstre à goûter une fois encore le repos de la campagne.

Ce matin-là, John-William Wilcox, épiciier, résidant dans la dix-septième rue (1), sortit de bonne heure de sa demeure et se dirigea d'un pas alerte vers sa section de vote. Quand il arriva devant le bureau, une surprise l'attendait : John-William Wilcox était enregistré comme ayant déjà voté...

(1) Tout ceci est rigoureusement authentique et figure au dossier d'un procès criminel récent.

— Mais c'est une infamie ! cria-t-il. Personne n'avait le droit de voter pour moi...

— Bah ! fit le président de salle, nous avons pris votre voix, vous pensez bien que nous n'allons pas vous la rendre.

Et un policeman, qui était de faction, vint prier John-William Wilcox de parler moins haut et de faire moins de bruit.

Celui-ci était un homme timoré et prudent. Il n'insista pas et regagna promptement son logis. Cependant, avant de monter à son douzième étage, il résolut d'aller conter l'affaire à Herbert Healy, son voisin, coiffeur de son état, qui habitait l'entresol.

— On vient, hurla-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, on vient de me jouer un tour monstrueux...

Herbert Healy semblait lui-même fort ému. Ses cheveux étaient dressés en tumulte sur sa tête, et son mouchoir était déployé en bataille hors de sa poche.

— Eh bien ! répondit-il avec indignation, et à moi donc !...

— On a voté pour moi.

— Ah ! bah !... Et pour moi aussi !...

Il faut dire qu'Herbert Healy était un pêcheur endurci. En voyant le temps si doux et la brise si parfumée, les surveillants du bureau de vote n'avaient point douté qu'il ne fût allé taquiner le poisson. Et ils avaient mis pour lui un bulletin dans l'urne.

— Je propose, dit John-William Wilcox, d'aller immédiatement signaler le fait à Hegmore, le pharmacien qui habite trois étages plus haut. C'est un homme de bon conseil. Il nous dira ce qu'il convient de faire.

— Allons !...

Et les deux amis s'en allèrent sonner à la porte de Hegmore, le pharmacien. Il était sorti, mais on ne tarda point à entendre dans l'ascenseur son souffle précipité qu'entre-coupaient d'injurieuses exclamations.

— Ah ! les brigands !... ah ! les coquins !... faisait, en montant l'ascenseur, le pharmacien Hegmore.

Et, quand les deux amis lui demandèrent

ce qui le mettait ainsi en colère, il leur cria tout d'une voix :

— Vous ne savez pas ce qui m'arrive... Quelqu'un a voté ce matin pour moi !...

* * *

Ainsi, trois citoyens habitant la même maison se trouvaient tous trois avoir été volés de leur bulletin de vote, à la même heure, par le même bureau.

Le procès criminel qui suivit les élections municipales de New-York montra qu'il y avait des milliers de maisons où la même scène funambulesque s'était produite, car il y eut très exactement *dix-sept mille vols* de bulletins qui purent être dûment et légalement établis, c'est-à-dire que *dix-sept mille* citoyens tinrent à faire constater qu'on avait voté frauduleusement à leur place; mais que d'électeurs ne voulurent pas protester ! Et que d'électeurs ignorèrent qu'en cette journée ensoleillée de novembre, on

leur avait, pour quelques minutes, emprunté leur identité !...

Un témoin évalua à *cent mille* le nombre de citoyens dont on « prit » ainsi la voix, et ce témoin raconta la pittoresque histoire que voici :

— Je remarquai dans ma section de vote que *les mêmes individus* votaient jusqu'à quatorze fois. Ils ne prenaient même pas la peine de sortir de la salle pour y rentrer : ils se contentaient, après avoir mis un bulletin dans l'urne, de reprendre place dans la file des votants, déposaient un autre bulletin, retournaient dans la file, et ainsi de suite... Je contempiais, depuis un quart d'heure, cet extraordinaire manège, quand un candidat au poste d'alderman, qui, lui aussi, s'en était aperçu, interpella l'officier de Tammany :

« — Hallo !... Mais ce n'est pas de jeu, cela... C'est pour mon concurrent que tous ces gens-là votent...

« — Voulez-vous, répliqua l'homme de

Tammany, que je leur fasse mettre quelques bulletins pour vous ?

« — Ce ne serait qu'une juste compensation...

« Alors, l'officier de Tammany appela les votants et leur enjoignit de donner des voix au protestataire. Ce qui fut fait. Mais ils n'en donnèrent probablement pas assez, car le candidat au poste d'alderman fut battu, malgré tout, le soir, à une majorité écrasante... »

Et un écrivain, M. Ch.-Edward Russel, qui dénonça tous ces faits — et mille autres analogues — conclut en ces termes :

— Au fond, lors des dernières élections municipales de New-York, il n'y eut pas d'élections du tout... Il y eut un parti qui fut victorieux sans tenir de réunions publiques, sans adresser d'appel aux votants, sans présenter d'arguments, sans faire de promesses, sans esquisser d'attaques, sans offrir de défense, sans tracer de programme, sans indiquer de politique. Ce parti se con-

tenta de traiter simplement le suffrage universel comme on traite une affaire. Il procéda par voie d'adjudication. Il dit : « Vingt postes municipaux sont à pourvoir... Quels sont ceux qui mettent la plus forte enchère? A ceux-là, nous garantissons l'élection aux vingt postes... » Il encaissa l'argent, fit passer les adjudicataires, et c'est ainsi que fut nommée la municipalité de New-York.

* * *

Vous savez donc maintenant ce que c'est que Tammany : c'est une société anonyme, dont le siège est à New-York et qui exploite tous les postes municipaux de la ville, depuis celui de chef de pompiers jusqu'à celui d'arroseur. Cette société dispose, par la vente des places, de capitaux considérables, et elle jouit, grâce à la police, de revenus énormes. La police est, en effet, la clef de voûte de l'établissement de même que le billet de banque est la raison d'être

de la Banque de France. Elle se fait payer par tout le monde, cette police : par ceux qui veulent ouvrir des maisons de vice et par ceux qui ne veulent pas fermer des maisons de jeu; par les tenanciers de tripots et par les cabaretiers; par les sociétés de tempérance qui désirent faire perquisitionner chez les débitants d'alcool et par les débitants d'alcool qui désirent qu'on les prévienne de la perquisition des sociétés de tempérance; par les riches pour les protéger contre les extorsions des pauvres et par les pauvres pour les aider à extorquer les riches. Elle a toutes les audaces, cette police, témoin l'affaire Bissert qui paraît jaillir du cerveau d'un Conan Doyle...

Bissert était un commissaire de police qui, un beau matin, fut arrêté sous inculpation de chantage. Tammany, qui le comptait parmi ses fidèles, fut suffoqué, mais sa suffocation ne dura pas longtemps, et alors on assista à un spectacle extraordinaire, à un spectacle qui défie l'imagination et tient du fantastique. Toute la police de New-York,

toute la magistrature, toute la municipalité se mirent en mouvement pour sauver Bissert. On décida de ne reculer devant rien, pas même devant le crime, pour l'arracher aux mains de la justice. Il fallut que le juge et le commissaire assez honnêtes pour avoir opéré l'arrestation de Bissert recrutassent eux-mêmes un corps de détectives spécial pour empêcher les détectives ordinaires de faire évader le coupable; il fallut que, le jour du procès, on chambrât le jury dans une pièce particulière où des gens de bonne volonté le gardèrent à vue et le protégèrent contre la police municipale; il fallut que les témoins fussent amenés au Palais de Justice sous une escorte de policiers improvisés la veille pour que les policiers du jour ne les fissent pas disparaître.

Cependant, malgré toutes les précautions, on n'empêcha pas le principal témoin à charge d'être escamoté comme une muscade dans le trajet de sa maison au tribunal. On ne l'a plus revu. Il est douteux qu'on le revoie jamais...

Oui, vous savez maintenant ce que c'est que Tammany et vous savez aussi quel est le chancre qui ronge la jeune Amérique.

Étrange destinée qui a voulu que ce peuple encore au berceau, qui est au début de sa vie nationale, qui n'a hérité d'aucune de ces haines séculaires rendant une race âpre et mauvaise, qui a devant elle tous les espoirs et toutes les fiertés, charrie déjà dans son sang bouillonnant de jeunesse les germes de gangrène qui achèvent les nations à leur déclin — ceux qui abattirent Athènes à son couchant et tuèrent Rome à sa décadence!

Étrange hasard qui n'a pas permis que le foyer le plus moderne et le plus radieux d'indépendance et de progrès échappât à l'action délétère du plus vieux poison qu'aient connu les démocraties : la corruption !...